

APPRENDRE À PRIER À L'ÈRE DE LA TECHNIQUE

GONÇALO M. TAVARES

(Hélène Waisman, Anne-Marie Bachelet)

TABLE DES MATIERES

Gonçalo M. TAVARES, BIOGRAPHIE	page 1
ANALYSE DU RECIT	page 2
ANNEXE :	
Gonçalo M. Tavares danse avec les mots	page 6

Gonçalo M. TAVARES

Biographie

Gonçalo M. Tavares, né en août 1970 à Luanda, en Angola, en Afrique occidentale portugaise, est un écrivain portugais et un professeur d'épistémologie à Lisbonne.

Il fait des études supérieures en physique, en sport et en art. Il devient ensuite professeur d'épistémologie à l'université de Lisbonne.

À partir de 2001, il se lance en littérature et publie des romans, des recueils de poésie, des essais, des pièces de théâtre, des contes et des ouvrages inclassables qui touchent à plusieurs genres littéraires.

Il a obtenu de nombreux prix internationaux, dont le Prix Saramago et le Prix Ler/BCP (prix le plus prestigieux au Portugal) pour *Jérusalem*, ainsi que, au Brésil le Prix Portugal Telecom et en France, le prix du Meilleur livre étranger pour *Apprendre à prier à l'ère de la technique*.

Il écrit des chroniques pour le magazine *visão*.

Gonçalo M. Tavares est considéré comme l'un des plus grands noms de la littérature portugaise contemporaine, recevant les éloges d'auteurs célèbres comme Eduardo Lourenço, José Saramago, Enrique Vila-Matas, Bernardo Carvalho et Alberto Manguel.

APPRENDRE À PRIER À L'ÈRE DE LA TECHNIQUE

Gonçalo M. Tavares

Citation extraite d'une interview de l'auteur :

"Le livre ne contient pas de message. Les messages, c'est fait pour être envoyés par la poste ou par SMS, pas pour être transmis dans un livre. Un texte n'est pas une surface plane, c'est plutôt un volume. C'est pourquoi je suis très content quand les lecteurs donnent leurs propres interprétations du livre ; et des interprétations possibles, il y en a des dizaines. L'idée que la seconde partie du livre puisse être à la charge du lecteur me plaît. C'est pour ça que je tiens à ne pas l'orienter vers quelque interprétation que ce soit."

On ignore dans quelle ville et quelle région du Portugal se déroule l'histoire. On ignore même à quelle époque précise du XX^{ème} siècle elle se situe. Mais c'est peut-être « quelque part » entre la fin de la 2^{ème} guerre mondiale et le début de la guerre d'indépendance de l'Angola, c'est-à-dire entre 1945 et 1961.

LE MILIEU FAMILIAL

Lenz Buchmann a grandi dans une famille aisée où seul le père compte à ses yeux. Frederick Buchmann est un ancien militaire de haut grade, un homme d'action, déterminé et sans états d'âme. La mère et le frère aîné, Albert, appartiennent à la race des faibles, des soumis, et ne sont pas dignes de l'intérêt de Lenz. Le père n'admet aucune marque de faiblesse de la part de ses fils. « Dans cette maison, la peur est illégale » répète-t-il. Les manquements à cette règle sont punis d'enfermement dans une pièce totalement vide. Le père s'applique cette fermeté à lui-même : il se tire une balle dans la tête à l'âge de 58 ans lorsqu'il observe que ses forces physiques s'amenuisent. Il a transmis à ses fils la passion de la lecture. Sa bibliothèque constituera pour Lenz un véritable sanctuaire tout au long de sa vie. (*Le choix du patronyme Buchmann n'est probablement pas anodin, puisque cela signifie en allemand « homme de livres »*).

L'INITIATION

Lenz est doté d'une intelligence supérieure et il en a pleinement conscience. Dès l'enfance, il se montre très réceptif à l'éducation du père : une éducation centrée sur des notions telles que la domination, la conquête, l'action. Les premières pages du livre relatent la première relation sexuelle de l'adolescent sous la direction et en présence du père. Une jeune bonne docile est « utilisée » pour cela, tel un instrument. L'apprentissage de la domination s'exerce aussi à la chasse : Lenz observe le « système » qui régit le milieu naturel, il ne se presse pas, regarde calmement fuir le lièvre à son approche : il sait que l'animal, dans sa panique irraisonnée, reviendra à portée de fusil.

LENZ CHIRURGIEN

Lenz devient un chirurgien de renom, très respecté pour sa grande compétence et son infailibilité. Il opère avec froideur et précision. Il considère que le corps d'un patient n'est qu'un mécanisme dérégulé, dans lequel il faut rétablir l'ordre. Aucune place n'est faite à l'affect. Quand un « homoncule », après une amputation du doigt, s'avise de s'agiter, gênant ainsi son

entourage, Lenz le remet sèchement à sa place par un « Tenez-vous correctement, je vous prie » et il ajoute in petto « Quelle importance un doigt peut-il bien avoir ? ». Quand une patiente au seuil de la mort lui confie une lettre à envoyer à ses enfants, il prend la lettre mais ne la postera jamais ; non pas par oubli ou négligence, mais parce que cette lettre est « le symbole de la faiblesse de l'humanité », elle ne relève pas « de son monde, de sa science », elle est « infantile » et inutile. Et il finit par déchirer la lettre.

L'HOMME PUBLIC

Lenz se positionne constamment en observateur : dans la nature, il observe le fonctionnement du « système » ; à la ville, il observe de haut les comportements humains. Aux obsèques de son frère, Lenz, nullement ému, remarque, avec intérêt et mépris à la fois, l'obséquiosité avec laquelle les gens viennent saluer les personnalités politiques présentes. Il décide alors d'élargir son domaine d'influence et d'entrer lui-même en politique. Son ambition désormais : devenir le chef du Parti qui va accéder au pouvoir (*on ne sait pas de quel parti il s'agit. On est probablement à l'époque de la dictature de Salazar*). Lenz considère que médecine et politique sont « deux méthodologies appliquées à l'existence ». Son action nouvelle consistera donc à « opérer la maladie d'une ville entière et non d'un seul être vivant insignifiant ». Dans ses nouvelles fonctions, il prend un malin plaisir à modeler sa secrétaire, Julia Liegnitz, à « la faire, comme autrefois il avait façonné la petite bonne » (*même s'il n'y a pas de relations sexuelles entre eux*). Julia perd progressivement son ingénuité et très vite, « ils devinrent une seule et même substance ».

Hamm Kestner, le chef du Parti, et Lenz, devenu son second, s'entendent à merveille quand il s'agit d'élaborer une stratégie pour assurer la victoire du Parti. Ils conviennent d'une méthode qui consiste à instaurer la peur dans la population pour ensuite se présenter en protecteurs. Ainsi, ils n'ont aucun scrupule à poser une bombe dans une entrée secondaire du théâtre un soir de représentation. L'explosion tuera un malheureux acteur qui passait par là, mais ce n'est pas grave : on ne pourra jamais découvrir qui étaient les poseurs de bombe et, de toute façon, la victime n'était qu'un acteur de second plan !

LENZ ET L'EGLISE

Quelques extraits évoqueront mieux qu'un discours ce que Lenz pense de l'Eglise :

- « Le Saint-Esprit avait été transformé par les philosophes de l'Eglise en une espèce de protéine de la fraternité ... »
- « *Ce qu'il y a de plus digne en toi ne t'appartient pas*, avait décrété l'Eglise, en inventant un esprit non humain dont Frederich Buchmann disait qu'il occupait un espace où rien ne manquait jusqu'alors. »
- « L'Eglise, pensait Lenz, appartenait au groupe de ceux dont on exige seulement qu'ils se tiennent silencieux et bien sages »

Evoquons aussi la scène où Lenz, agonisant, essaie en vain de cracher à la figure du prêtre que Julia a fait venir, croyant bien faire !

L'HOMME « DÉRANGÉ »

S'il est très intelligent, Lenz n'est pas pour autant un homme équilibré. Il tire son plaisir de l'humiliation qu'il inflige aux autres. Ainsi, il se montre cruel, voire sadique, avec le mendiant qu'il invite régulièrement chez lui et qu'il fait patienter des heures avant de lui servir à manger. Jamais il ne s'enquerra du nom de l'homme !

Sexuellement, sa pratique est pour le moins « hors norme » ! Son appétit dans ce domaine se manifeste uniquement lorsqu'il se sait observé. Peut-être est-il marqué par le 1^{er} rapport sexuel qu'il a eu, adolescent, sous le regard directif de son père. Il profite donc des visites du mendiant pour soumettre sa femme à son désir, en présence de l'homme. La chose accomplie, il ressent un profond dégoût de lui-même ; non pas pour une raison de morale, mais parce que pendant un bref instant, il s'est laissé emporter par une force qu'il ne maîtrisait pas. Il s'est soumis !

LA MALADIE ou LE PASSAGE DANS LE CAMP DES FAIBLES

Lenz Buchmann a gravi les échelons de la hiérarchie, le Parti a gagné les élections et Lenz prévoit de supplanter rapidement le chef, Hamm Kestner. Mais la maladie, un cancer du cerveau, interrompt brutalement sa course. A son tour, Lenz est manipulé par une force indomptable, ravalé au rang d'homme faible. Il est contraint d'accepter l'aide de sa secrétaire, qui s'est installée chez lui en compagnie de son frère, le sourd-muet. Il subit, impuissant, les modifications que ces nouveaux occupants apportent dans la maison. Seule la bibliothèque reste intacte car Lenz en garde précieusement la clef.

Durant toute sa maladie, une obsession l'habite : garder jusqu'au bout le souvenir du père. A la mort de son frère, il avait scrupuleusement reconstitué la bibliothèque du père ; une bibliothèque qui, selon lui, n'aurait jamais dû être partagée, d'abord parce qu'elle « constituait l'œuvre inachevée » du père et ensuite parce que son frère n'en était pas digne : Albert trouvait le repos dans la lecture, alors que lui, Lenz, y puisait des stratégies. Bien qu'agonisant, Lenz trouve la force de se rendre au cimetière où repose son père. Après une longue station devant la tombe, il y dépose la clef. Que dit-il à son père ? En lui rendant la clef de la bibliothèque, lui rend-il le trésor dont il s'était fait le gardien ? *(lui-même n'ayant pas d'héritier ni de successeur digne du père)*

Il meurt enfin « lamentablement » puisqu'il n'aura même pas eu la force d'appuyer sur la détente du pistolet, comme l'avait fait son père.

AUTRES THEMES QU'IL CONVIENDRAIT DE DEVELOPPER

- ✓ Lenz Buchmann tue Rafa le fou, c'est-à-dire le seul homme à l'avoir défié (tout comme son père avait tué un subalterne qui mettait un ordre en question (« J'ai réduit les effectifs de mon régiment » avait-il dit à Lenz !)
- ✓ Le style

AU TERME DE CETTE LECTURE, PLUSIEURS QUESTIONS SE POSENT A MOI

1. Le personnage de Lenz Buchmann nous est profondément antipathique par son cynisme et son inhumanité. Pourtant, nous est-il totalement étranger ?
 - Les médecins, pour préserver leur propre équilibre, ne doivent-ils pas entretenir une forme de distance ou d'indifférence par rapport aux drames humains qu'ils côtoient quotidiennement ?
 - Les politiques, en se considérant aptes à régir et codifier la société, ne sont-ils pas intimement convaincus de leur supériorité sur la masse ?
 - La quête du pouvoir ne suppose-t-elle pas une bonne dose de cynisme ?

- Lenz Buchmann qui paraît si solide, si inébranlable, n'est-il pas en réalité d'une grande fragilité dans la mesure où il ne s'est jamais affranchi du regard de son père ?
2. Comment s'explique le titre du livre ?
 3. Pourquoi l'auteur a-t-il éprouvé le besoin de donner des noms allemands à tous ses personnages ?

OBSERVATION DES PARTICIPANTS

On peut imaginer que ce récit se déroule non pas au Portugal, comme je l'ai supposé, mais dans n'importe quel pays ; et pourquoi pas dans l'Allemagne nazie (ce qui expliquerait le choix des patronymes allemands).

GONÇALO M. TAVARES DANSE AVEC LES MOTS

Extrait d'une interview d'[Alexandra Schwartzbrod](#) faite le 20 septembre 2016

Il avait 6 ou 7 ans quand son père l'a emmené sur un chantier de construction. Là où devait s'édifier une maison, il n'a vu qu'un trou. Interloqué, l'enfant a interrogé l'adulte. Celui-ci lui a expliqué : pour construire, il faut d'abord creuser, bâtir les fondations. Gonçalo M. Tavares ne l'a jamais oublié. C'est pour lui une métaphore de l'écriture. Une œuvre ne devient visible qu'à l'instant où elle sort du sol. Avant cela il faut creuser. Dans sa folie apparente, cet auteur portugais reste donc un homme très organisé, un architecte de la pensée. Chez lui, le processus d'écriture se décompose en deux phases. Animale, d'abord. Une pensée en entraîne une autre, créant associations d'idées, libérant son imagination et un flot de mots qu'il laisse couler sans l'interrompre. Il ne planifie pas, c'est instinctif, organique. Au bout de quelques jours seulement, il commence à comprendre ce qu'il est en train d'écrire. Alors il laisse reposer cette matière première rédigée à chaud, plusieurs jours, plusieurs mois, voire plusieurs années, et il y revient à froid.

Là commence la phase rationnelle. Il coupe, il élague, il raisonne l'animal. Il élimine ce qui n'est pas essentiel.

L'alphabet et les camps. Il a un talent rare, celui de raconter des histoires invraisemblables avec une clarté, une simplicité, une justesse qui rendent ses textes immédiatement compréhensibles alors qu'ils pourraient désarçonner. Sans doute une leçon de son enfance. Il a grandi dans une famille qui maniait l'ironie et la déconstruction, multipliant les points de vue pour mieux cerner la réalité. Ce n'est pas un hasard si les vingt-six personnages de *Matteo a perdu son emploi* portent des noms juifs. « *Ces noms ont un poids, une intensité, ce ne sont pas des noms neutres* », explique celui qui a publié en 2004 un livre titré *Jérusalem*, dans lequel il tentait de comprendre l'horreur, l'inacceptable des camps d'extermination. Le mal. Quel rapport entre l'alphabet et les camps ? « *L'alphabet est une machine à organiser très forte, une façon de dominer la réalité, une organisation extra-humaine, un ordre quasi divin. Je l'associe à l'idée de destin.....* »

Le divin est un mot qui revient souvent dans la bouche de Tavares, serait-il croyant ? Il sourit. « *Non, mais c'est un grand thème pour moi, je crois à la croyance. Quand je suis avec un croyant, je sens qu'il a quelque chose de plus que moi. Je ne me sens jamais supérieur à quelqu'un qui est dans l'irrationnel, au contraire.* » Et puis le croyant a beaucoup à voir avec l'imagination, il y a là de quoi le séduire. « *Dans croyance et création il y a une base commune. Si on ne pense pas en termes religieux, l'enfer et le paradis peuvent être vus comme des fictions. Cela fait penser à Don Quichotte quand il regarde des moulins à vent et qu'il voit autre chose.* »

Adeptes de discipline et d'une forme de méditation faite de déconnexion des outils quotidiens et de lecture, l'auteur portugais, né en 1970 en Angola, prof de culture et pensée contemporaine à l'université de Lisbonne, essaie d'écrire quatre à cinq heures chaque matin dans un atelier qui n'a pas Internet. « *C'est comme si je rentrais dans un monastère. Là, je lis beaucoup d'essais, leur densité m'échauffe.* » Fiction et poésie sont réservées à l'après-midi et au soir, chez lui. A l'atelier, il range les livres qu'il a déjà lus, chez lui ceux qu'il n'a pas encore lus. *Matteo...* s'étant arrêté à la lettre N, il se demande s'il ne va pas écrire la suite de l'alphabet. Il médite, et l'on paierait cher pour nous faufler dans les méandres de son cerveau.